

## Coups d'oeil

---

Number 169, February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49971ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1994). Review of [Coups d'oeil]. *Séquences*, (169), 48–50.



Denzel Washington et Julia Roberts

## The Pelican Brief

De toute évidence, **The Pelican Brief** s'apparente moins à une adaptation du best-seller de John Grisham qu'à une opération purement commerciale. Et au royaume du bâclage, le film d'Alan J. Pakula se classe dans la triste moyenne. Tout dans cette salade semble avoir été fabriqué au poids, en stock et en prêt à porter, du retour superbement orchestré de Julia Roberts en jeune étudiante en droit (vaguement) effarouchée par ses recherches et ses découvertes au sujet de l'assassinat de deux juges, au jeu à peine nuancé d'un Denzel Washington décidément plus Sidney Poitier que jamais (genre **Guess Who's Coming to Dinner**), c'est-à-dire stylé et arrangé pour faire bien et propre.

Il n'y a pas beaucoup de hauts et de bas dans le film de Pakula et c'est étonnant de sa part. Même **Consenting Adults** parvenait à piquer l'intérêt. C'est que **The Pelican Brief** fonctionne sur un stéréotype racoleur tenant de la plus évidente mystification. Quand John Grisham finira-t-il par écrire quelque chose de directement adaptable pour le cinéma? **The Firm** avait été une bouillie indigeste que le spectateur n'avait vu que parce qu'il avait lu le livre en vacances sur une plage. **The Pelican Brief** vise le même public avec cette fois Julia Roberts à la place de Tom Cruise (sex-appeal oblige), un découpage en séquences et une finale

copiés sur **The Firm** et un goût du conventionnel frisant le plagiat. On a l'impression de voir **Point of No Return** tout en recherchant **Nikita**. Une tache dans la filmographie d'Alan J. Pakula.

Maurice Elia

**THE PELICAN BRIEF (L'Affaire Pélican)** — Réal.: Alan J. Pakula — Scén.: Alan J. Pakula d'après le roman de John Grisham — Int.: Julia Roberts, Denzel Washington, Sam Shepard (Thomas Callahan), John Heard — États-Unis — 1993 — 142 minutes — Dist.: Warner Bros.

## Tombstone

Nostalgiques du western, les studios hollywoodiens tentent de le faire revivre pour une nouvelle génération de spectateurs en le présentant au goût du jour. Mais pour ceux qui n'ont pas connu l'âge d'or de ce genre cinématographique, il est difficile de comparer les films d'hier à ceux d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, le film de George Pan Cosmatos n'est pas tout à fait banal malgré les quelques faiblesses d'une mise en scène appuyée. Les exploits de Wyatt Earp, héros américain qui a vraiment existé dans l'Arizona du dix-neuvième siècle, ont été racontés à l'écran dans **Gunfight at the O.K. Corral** (Règlement de compte à O.K. Corral) de John Sturges. Mais sous la direction de Cosmatos, cet individu presque légendaire ressemble à un héros

fatigué, un homme qui ne veut plus se battre à moins qu'il ne soit poussé à bout.

Dans **The Cassandra Crossing**, et plus particulièrement dans la deuxième partie de la série des **Rambo**, le cinéaste étalait son goût pour la violence, élément que lui avait reproché la majeure partie de la critique. Sans aucun doute pour se réconcilier avec cette dernière, Cosmatos essaie cette fois-ci de remplacer les excès brutaux par une agressivité plus atténuée et justifiée par les événements.

Dans un autre ordre d'idée, si dans **Pale Rider** et **Unforgiven**, deux westerns contemporains, Clint Eastwood a su montrer des personnages dans un contexte psychologique, Cosmatos les place dans une réalité guidée par le bien et le mal. L'individu perd donc toute sa personnalité dualiste et se trouve assujéti au pouvoir d'un manichéisme inconditionnel.

Élie Castiel

**TOMBSTONE (Duel au soleil)** — Réal.: George P. Cosmatos — Scén.: Kevin Jarre — Int.: Kurt Russell, Val Kilmer, Michael Biehn, Powers Boothe, Robert Burke, Dana Delaney, Sam Elliott, Stephen Lang, Joanna Pacula, Bill Paxton, Charlton Heston — États-Unis — 1993 — 135 minutes — Dist.: Hollywood Pictures.

## Les Marmottes

Les noms de Danièle Thompson et de Gérard Oury sont indissociables. Si la carrière de celui-ci semble à peu près terminée, il fut longtemps considéré comme le maître de la comédie française «grand public». Depuis **La Grande Vadrouille**, le plus gros succès français de tous les temps, Danièle Thompson a coscénarisé tous les films de Oury. Mais elle a aussi collaboré avec d'autres réalisateurs: Tachella (pour **Cousin, cousine**), Deray, Bertrand Van Effenterre... C'est dire que la scénariste peut passer d'un registre à l'autre assez aisément, et surtout affiner avec le temps le regard qu'elle pose sur ses contemporains.

Élie Chouraqui, qui tourne depuis une quinzaine d'années, ne s'y est pas trompé en requérant ses services. Ils ont concocté ensemble un délicieux scénario, à partir d'un canevas somme toute plutôt banal. Une histoire de vacances d'hiver entre frères et conjointes, sous l'oeil bienveillant de papa Léo et de sa nouvelle compagne. Une petite tribu sympathique qui se retrouve comme chaque fin d'année à

Chamonix, ou la froideur glacée des matinées sportives alterne avec la chaleur des soirées conviviales autour d'une table. Le petit monde de Chouraqui et Thompson, proche à la fois de ceux de Claude Sautet et de Pascal Thomas (faut le faire!), mais aussi de Lelouch (dont Chouraqui fut l'assistant, et dont il a gardé le goût d'une caméra très mobile), nous rappelle que les villes fourmilières n'ont pas l'exclusivité des crises de société, et que le décor majestueux de la montagne ne garantit pas davantage la quiétude des vacanciers.

En fait, il n'y a pas ici d'histoire, mais des petites histoires savamment entrecroisées, celles de couples qui se font ou se défont à leurs risques et périls, skieurs trop hardis lancés sur des pistes parfois dangereuses, éblouis par la blancheur trompeuse des sommets enneigés... Film d'atmosphère, au fil conducteur ténu, mais ponctué de petits flashes revenant régulièrement pour faire redémarrer l'action. Par exemple, cette inquiétante — quoique fausse — propension au suicide qui caractérise la fantasque Lucie, campée avec brio par Marie Trintignant. On pourrait en dire autant de tous les acteurs, d'un naturel parfait. Ne mentionnons encore que Gérard Lanvin, au jeu plus sobre qu'à l'accoutumée, et la grande Anouk Aimée, interprète privilégiée de Chouraqui.

Toutefois, le grand nombre de personnages demandera au spectateur un certain effort initial, le temps de jouer à «lequel-est-qui-par-rapport-à-l'autre», jeu auquel Robert Altman nous a déjà habitués.

Une fois conjurée la brève confusion, le plaisir est garanti.

**Denis Desjardins**

**LES MARMOTTES** — Réal.: Élie Chouraqui — Scén.: Danièle Thompson, Élie Chouraqui — Int.: Daniel Célin, Anouk Aimée, Jean-Hughes Anglade, Jacqueline Bisset, Gérard Lanvin, Marie Trintignant, André Dussolier — France — 1993 — 104 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.

## Shadowlands

Pourquoi ai-je ici une curieuse impression de déjà-vu? Anthony Hopkins dans le rôle d'un Anglais crispé qui entretient une relation épistolaire avec une Américaine délurée? Anthony Hopkins en Anglais crispé et coincé sorti de sa torpeur

par une jeune femme émancipée? Anthony Hopkins en Anglais crispé et refoulé qui préfère vivre dans les livres que de ressentir de véritables émotions? Debra Winger atteinte du cancer?

Bien sûr, pour quiconque n'a jamais vu ou entendu parler de **84 Charing Cross Road**, **Howard's End**, **The Remains of the Day** ou **Terms of Endearment**, et la liste n'est sûrement pas exhaustive, **Shadowlands** risque peut-être de surprendre et d'émerveiller. Bien sûr, l'histoire véridique de l'écrivain anglais C.S. Lewis et de la poétesse américaine Joy Gresham est émouvante et édifiante. Mais est-ce suffisant?

Ce que le film évite bien de nous montrer, c'est la rencontre de deux brillants intellects. Sous la férule de l'ineffable Lord Dickie, comme on l'appelle affectueusement dans son pays, cet aspect est malheureusement occulté au profit d'une histoire d'amour sans grandes surprises et sans véritables développements, du moins à l'écran. Entre les mains du plus conventionnel et académique des metteurs en scène, la pâte ne lève pas. L'ensemble serait proprement soporifique si les deux rôles principaux n'étaient pas défendus par deux acteurs qui refusent tout sentimentalisme.

Debra Winger, Edward Hardwicke et Anthony Hopkins



Depuis quelque temps, Anthony Hopkins semble explorer les différentes facettes d'un même personnage. Jack Lewis, c'est Stevens, le **butler de The Remains of the Day**, avec une formation universitaire. Mais qu'importe. L'acteur gallois possède l'écran avec une maîtrise qui nous étonnera toujours. Pour sa part, l'intelligente Debra Winger doit se mesurer à un scénario qui ne l'avantage pas et qui semble vouloir nous dire que l'émancipation à l'américaine ne peut qu'être empreinte d'une certaine vulgarité. L'intensité du regard de la comédienne et la détermination de ses gestes nous en

disent davantage sur le personnage que tout le reste.

**Dominique Benjamin**

**SHADOWLANDS (L'Univers des ombres)** — Réal.: Richard Attenborough — Scén.: William Nicholson d'après sa pièce — Int.: Anthony Hopkins, Debra Winger, Edward Hardwicke, Joseph Mazzello, John Wood, James Frain — Grande-Bretagne/États-Unis — 1993 — 130 minutes — Dist.: Savoy Pictures.

## Red Rock West

Quel plaisir de retrouver John Dahl et son style de cinéma! Car **Red Rock West**, c'est un peu **Kill Me Again** avec légèrement moins de magnétisme, une sorte de western/film noir, où Lara Flynn Boyle a pris la place de Joanne Whalley-Kilmer et dans lequel la soif de l'argent guide encore une fois les passions d'un petit groupe de névrosés. La petite ville de Red Rock (que l'anti-héros quitte et dans laquelle il revient inlassablement) a quelque chose de vampirique qui prend le spectateur à la gorge et ne le lâche plus.

Il faut dire que la présence de Nicolas Cage et de Dennis Hopper, leur comportement, leur façon d'être font penser à **Wild at Heart** et à **Blue Velvet** de David Lynch, mais la ressemblance s'arrête ici. **Red Rock West** jouit d'une technique originale, maîtrisée au millimètre et d'une direction d'acteurs redoutablement efficace. Et la conduite du récit, le langage de la caméra, les articulations de la mise en scène, les trouvailles (chacun des personnages secondaires sans exception) vont culminer dans une brillante séquence finale. Il y a du doigté même dans les gros plans obscurs, presque une sorte de classicisme que le réalisateur distille avec un réalisme qui s'impose au spectateur.

Il y a aussi le fait que Nicolas Cage joue le rôle d'un de ces vagabonds (*driifters*) qui arrivent d'on ne sait où et repartent comme ils sont venus, un peu comme la plupart des héros des films des années 70, **Five Easy Pieces** en tête. Et cela a son charme.

John Dahl va encore longtemps faire parler de lui.

**Maurice Elia**

**RED ROCK WEST** — Réal.: John Dahl — Scén.: John Dahl, Rick Dahl — Int.: Dennis Hopper, Nicolas Cage, Lara Flynn Boyle, J.T. Walsh — États-Unis — 1993 — 98 minutes — Distr.: Astral Films.

## Le Nombriil du monde

Pour parfaire le rôle de Bajou, nom du personnage qu'il incarne dans **Le Nombriil du monde**, Michel Boujenah modèle son corps comme Robert De Niro l'avait fait pour **Raging Bull**. Cette métamorphose le transforme en un être tout de même attachant, malgré ses côtés ingrats que nous ne sommes pas prêts d'oublier. Nous sommes devant un être physiquement disproportionné qui se permet de prendre ses rêves pour des réalités.

Le récit se déroule sur une cinquantaine d'années et tourne autour d'une famille juive de Tunisie sous le protectorat français. Époque adulée si l'on en juge par l'approche de l'auteur, avec une grande part de ses souvenirs de famille. Mais ce qui paraît à première vue comme l'histoire d'un homme ayant décidé de tout acheter, y compris sa femme, n'est en fait que la dissection



Michel Boujenah accompagné de trois jeunes interprètes

d'une personnalité paradoxale, prototype d'une âme en constant besoin d'affection. À tel point qu'il n'en est même pas conscient car, au fond, c'est un père de famille, prêt à tout, dans le bien comme dans le mal.

De là réside toute l'ambiguïté d'un film plus instinctif que viscéral dont la mise en scène se limite à une illustration presque touristique, voire idyllique, d'un milieu particulier. Mais si on partage l'idée de l'auteur, à savoir que «dans la réalité, il n'y a pas de héros tout blanc ou tout noir» et que comme lui on ne croit pas aux saints, le pari est gagné. Pour le reste, on devra à Zeitoun d'avoir réussi à rectifier l'image folklorique du Nord-Africain. Pour avoir contribué à le sortir de son carcan, on lui doit une certaine reconnaissance, d'autant plus que la saga familiale dont il est question est interprétée par des comédiens honnêtement dirigés.

Élie Castiel

**LE NOMBRIL DU MONDE** — Réal.: Ariel Zeitoun — Scén.: Ariel Zeitoun -Int.: Michel Boujenah, Delphine Forest, Thomas Langmann, Souad Amidou, Natacha Amal, Marie-Josée Nat — France — 1993 — 145 minutes — Distr.: Action Films.

## Amongst Friends

On a comparé **Amongst Friends**, production indépendante, à des films comme **Mean Streets** et **Goodfellas**. Mais alors que les petits truands de Scorsese nous viennent de la Petite Italie, les personnages de Rob Weiss, directement issus de la classe moyenne, habitent la banlieue (Long Island) et sont résolument Wasp. Pour eux, le crime commence dès l'école secondaire. Malheureusement, Trevor se fait coffrer. Après quelques années en tôle et un exode en Californie, il revient à Long Island, transformé. Barbichette, moto et jeans troués, Trevor contraste avec ses anciens amis, en particulier Billy qui joue les caïds et roule en Mercedes. Cet aspect sociologique du film m'est apparu le plus intéressant. Les jeunes d'**Amongst Friends** ont grandi dans le bien-être matériel; adultes, ils recherchent l'opulence, les plaisirs faciles. Dans ce monde dominé par la drogue, les voitures de luxe et l'argent vite fait, le crime ne s'avère plus un moyen pour sortir de la pauvreté mais un élément pour combattre l'ennui. Témoin ce vieux mafioso qui rappelle à un plus jeune que «dans le temps, on volait parce qu'on n'avait pas d'argent».

La mise en scène de Weiss tend vers un certain réalisme, impression accentuée par le tournage en décors réels. Même la mort y est filmée de façon réaliste, sans effets de sang: Weiss insistant sur le dernier soupir du mourant, particulièrement éprouvant, comme pour désamorcer la violence.

Weiss introduit parfois des personnages qui, n'ayant alors rien à voir dans le récit, s'adressent à un personnage situé en hors champ. Cette démarche a de quoi surprendre et vient compliquer une intrigue déjà complexe, parfois confuse (notamment, les circonstances entourant un vol dans une discothèque). En fait, il s'agit là d'une des seules touches vraiment originales d'un film, après tout, un peu conventionnel.

Éric Beauchemin

**AMONGST FRIENDS** — Réal.: Rob Weiss — Scén.: Rob Weiss — Int.: Steve Parlavacchio, Joseph Lindsey, Patrick McGaw, Mira Sorvino, Michael Artura, Frank Medrano, Louis Lombardi — États-Unis — 1993 — 86 minutes — Dist.: Fine Line.

## Grumpy Old Men

Voilà un film qui ne se prend pas pour un autre. Avec son titre et ses deux vedettes masculines, on sait qu'on aura affaire à un numéro d'acteurs. Sur ce plan, Jack Lemmon et Walter Matthau nous en donnent pour notre argent. Quand l'un salue l'autre par un «crétin», l'autre répond par un «imbécile». On comprend illico que nos deux grincheux se détestent avec une délectation quasi enfantine. **Grumpy Old Men** de Donald Petrie se déroule de nos jours à Wabasha, une petite localité du Minnesota. On apprendra que cette hostilité dure depuis 1938. Ils s'épient comme une laisse surveille son chien. On apprendra que nos deux argus grognons ne sont pas des célibataires endurcis, mais des veufs qui vivent en vieux garçons invétérés comme le souligne le titre français, **Les Vieux Garçons**. Le film nous réserve plusieurs grands dérangements.

Tout le film pourrait se contenter de nous faire rire en exploitant les déconvenues des enfants de nos deux zèbres. Mais un élément aussi nouveau qu'imprévu vient apporter son brin d'originalité dans cette histoire aux situations invraisemblables. Il s'agit de l'arrivée d'Ariel, une veuve très amère. Toute la facture du film empruntera les allées et venues de notre veuve aussi joyeuse que belle. La vieille rivalité amoureuse de Max et de John fera surface. Et lorsque John craint le manque de mise au point de sa technique amoureuse en panne depuis le 9 octobre 1970, il y a là matière à dérider une momie dans la plus sérieuse des pyramides. Je retiens comme une trouvaille le jeu de l'ange dans la neige. Je garde en mémoire le gag de la maison flottante sur la glace d'un lac et celui du pitonneur pitonné. Avec **Grumpy Old Men**, on se bidonne à souhait.

Janick Beaulieu.

**GRUMPY OLD MEN (Les Vieux Garçons)** — Réal.: Daniel Petrie — Scén.: Mark Steven Johnson — Int.: Jack Lemmon, Walter Matthau, Ann-Margret, Daryl Hannah — États-Unis — 1993 — 104 minutes — Distr.: Warner Bros.